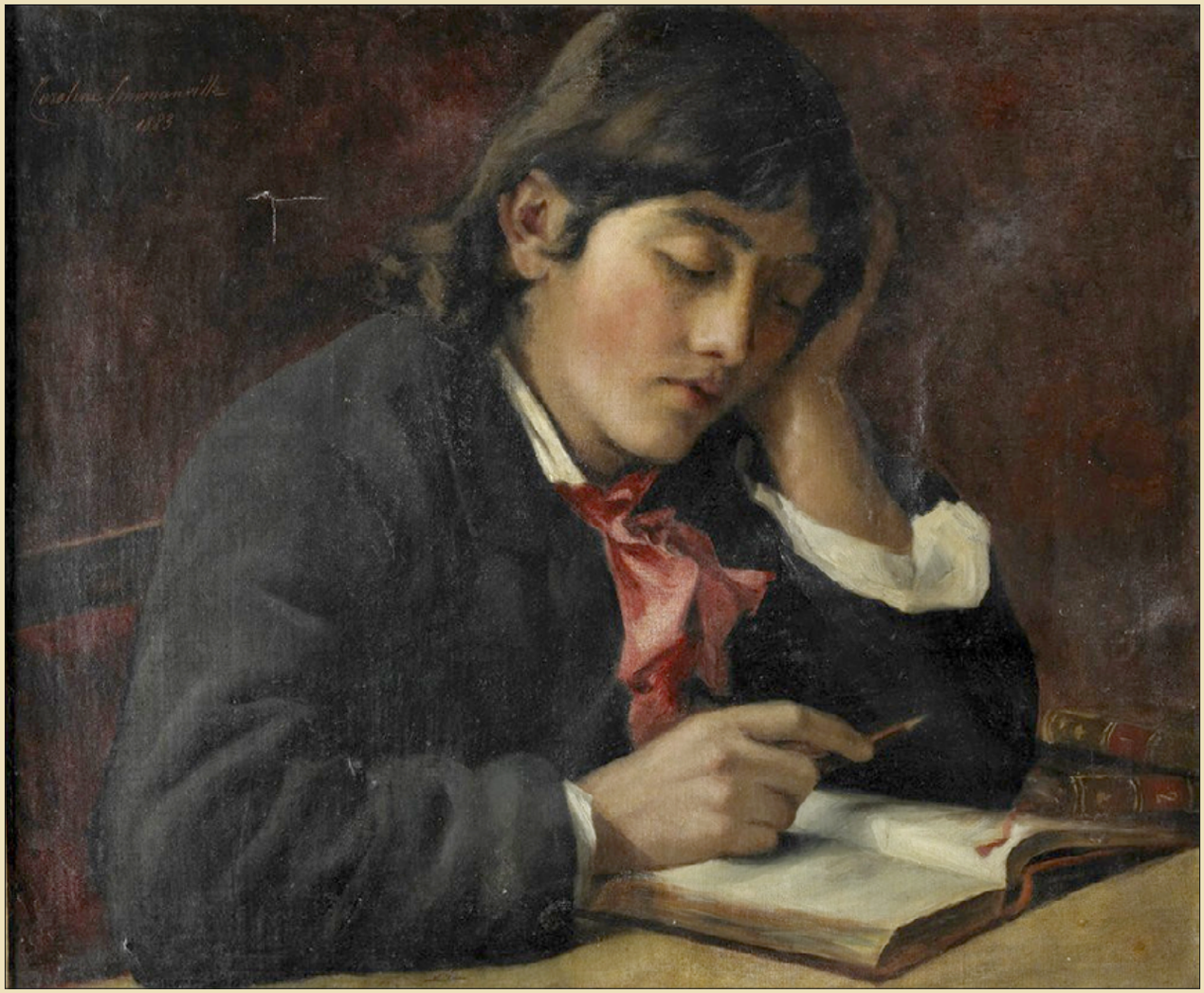
Texte établi par Caroline Franklin-Grout

Pensées de Gustave Flaubert



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Caroline Franklin-Grout (Caroline Commanville) (1846-1931),
Portrait de Gustave Flaubert adolescent (1883),
collection de la Bibliothèque municipale de Rouen, France.

Tout est là : l'amour de l'Art.
G. F.

DEPUIS TRENTE-QUATRE ANS Gustave Flaubert n'est plus ; cependant il ne m'a pas quittée, et ce qui m'est arrivé de meilleur m'est venu de lui, par lui.

Relisant beaucoup ses œuvres, en particulier sa correspondance, où toute sa bonne et généreuse nature éclate à chaque page, il m'a pris l'envie de recueillir les pensées et jugements qui en forment la substance et j'en ai recopié une grande partie sur un petit cahier... il m'accompagne, il est sur ma table, dans mon sac de voyage, je l'ouvre souvent, et une phrase, un mot suffit à faire apparaître la grande silhouette aimée de mon oncle ; je revois un de ses gestes habituels, une expression oubliée, j'entends sa voix comme s'il vivait encore...

Or, d'autres ainsi que moi ont eu le désir de faire un choix dans les lettres de Gustave Flaubert ; j'ai refusé jalousement de leur en accorder l'autorisation, voulant être sinon la seule, au moins la première à m'occuper de ce travail. D'ailleurs, il existe, ce choix ; mon petit cahier est là qui l'a commencé, et après l'avoir considérablement augmenté, c'est lui que je publie.

J'avais d'abord fait un classement arbitraire, rapprochant les mêmes sujets les uns des autres ; puis il m'a semblé qu'une certaine monotonie se dégageait d'un assemblage ainsi compris, et j'en suis arrivée à un mélange absolu en gardant pourtant presque toujours l'ordre chronologique.

Haine de la bassesse, admiration du beau, large compas ouvert sur toute chose, amour suprême de la forme, religion de l'art, course inlassable vers l'idéal, telle a été la vie de Gustave Flaubert ; elle est d'un haut enseignement dans notre siècle de positivisme et peut fortifier, je crois, bien des âmes.

Caroline Franklin Grout,
Villa Tanil, Antibes, mai 1914.

PENSÉES DE GUSTAVE FLAUBERT

— Qu'est-ce que le beau, sinon l'impossible.

— Faire sa fortune et vivre pour soi, c'est-à-dire rétrécir son cœur entre sa boutique et sa digestion.

— Je suis parvenu à avoir la ferme conviction que la vanité est la base de tout, et enfin que ce qu'on appelle conscience n'est que la vanité intérieure.

— L'avenir est ce qu'il y a de pire dans le présent.

— En littérature comme en gastronomie, il est certains fruits qu'on mange à pleine bouche, dont on a le gosier plein, et si succulents que le jus pénètre jusqu'au cœur.

— Il ne faut pas regarder le gouffre, car il y a au fond un charme inexprimable qui nous attire.

— La femme est un animal vulgaire dont l'homme s'est fait un trop bel idéal.

— J'aime mieux un livre que le billard, mieux une bibliothèque qu'un café, c'est une gourmandise, qui ne fait jamais vomir.

— Un cœur est une richesse qui ne se vend pas, qui ne s'achète pas, mais qui se donne.

— L'existence, après tout, n'est-elle pas comme le lièvre quelque chose de cursif qui fait un bond dans la plaine, qui sort d'un bois plein de ténèbres pour se jeter dans une marnière, dans un grand trou creux ?

— Il ne faut pas demander des oranges aux pommiers, du soleil à la France, de l'amour à la femme, du bonheur à la vie.

— La justice humaine est d'ailleurs pour moi ce qu'il y a de plus bouffon au monde ; un homme en jugeant un autre est un spectacle qui me ferait crever de rire s'il ne me faisait pitié, et si je n'étais forcé d'étudier maintenant la série d'absurdités en vertu de quoi il le juge.

— C'est une belle chose qu'un souvenir, c'est presque un désir qu'on regrette.

— Pour qu'on se plaise quelque part il faut qu'on y vive depuis longtemps. Ce n'est pas en un jour qu'on échauffe son nid et qu'on s'y trouve bien.

— J'ai bien une sérénité profonde, mais tout me trouble à la surface ; il est plus facile de commander à son cœur qu'à son visage.

— Quelle plate bêtise de toujours vanter le mensonge et de dire : la poésie vit d'illusions ; comme si la désillusion n'était pas cent fois plus poétique par elle-même. Ce sont du reste deux mots d'une riche ineptie.

— Quand on a quelque valeur, chercher le succès c'est se gâter à plaisir, et chercher la gloire c'est peut-être se perdre complètement.

— Tout est là : l'amour de l'Art.

— L'Art comme une étoile, voit la terre rouler sans s'en émouvoir, scintillant dans son azur ; le beau ne se détache pas du ciel.

— Il faut lire, méditer beaucoup, toujours penser au style et écrire le moins qu'on peut, uniquement pour calmer l'irritation de l'idée qui demande à prendre une forme et qui se retourne en nous jusqu'à ce que nous lui en ayons trouvé une exacte, précise.

— Nous sommes organisés pour le malheur. On s'évanouit dans la volupté, jamais dans la peine ; les larmes sont pour le cœur ce que l'eau est pour les poissons.

— Je crois que le dogme d'une vie future a été inventé par la peur de la mort ou l'envie de lui rattraper quelque chose.

— La félicité est un manteau de couleur rouge qui a une doublure en lambeaux ; quand on veut s'en recouvrir, tout part au vent, et l'on reste empêtré dans ces guenilles froides que l'on avait jugées si chaudes.

— Enfin, je crois avoir compris une chose, une grande chose, c'est que le bonheur pour les gens de notre race est dans l'idée et pas ailleurs.

— Le cœur humain ne s'élargit qu'avec un tranchant qui le déchire.

— Le bonheur est une monstruosité ! punis sont ceux qui le cherchent.

— Prends garde seulement à la rêverie : c'est un bien vilain monstre qui attire et qui m'a déjà mangé bien des choses. C'est la sirène des âmes ; elle chante, elle appelle ; on y va et l'on n'en revient plus.

— Oui, travaille, aime l'Art. De tous les mensonges, c'est encore le moins menteur.

— Il n'y a en fait d'infini que le ciel qui le soit à cause de ses étoiles, la mer à cause de ses gouttes d'eau, et le cœur à cause de ses larmes.

— Dans notre appétit de la vie, nous remangeons nos sensations d'autrefois, nous rêvons celles de l'avenir.

— Qui sait si le coup de vent qui abat un toit ne dilate pas toute une forêt ? Pourquoi le volcan qui bouleverse une ville ne féconderait-il pas une province ? Voilà encore de notre orgueil : nous nous faisons le centre de la nature, le but de la création et sa raison suprême. Tout ce que nous voyons ne pas s'y conformer nous étonne, tout ce qui nous est opposé nous exaspère.

— Je comprends, tout comme un autre, ce qu'on peut éprouver à regarder son enfant dormir. Je n'aurais pas été mauvais père, mais à quoi bon faire sortir du néant ce qui y dort ? Faire venir un être, c'est faire venir un misérable.

— Sans cesse l'antithèse se dresse devant mes yeux. Je n'ai jamais vu un enfant sans penser qu'il deviendrait vieillard, un berceau sans songer à une tombe. La contemplation d'une femme nue me fait rêver à son squelette. C'est ce qui fait que les spectacles joyeux me rendent triste et que les spectacles tristes m'affectent peu. Je pleure trop en dedans pour verser des larmes au dehors ; une lecture m'émeut plus qu'un malheur réel.

— L'amour est une plante de printemps qui parfume tout de son espoir, même les ruines où il s'accroche.

— L'amour, après tout, n'est qu'une curiosité supérieure, un appétit de l'inconnu qui vous pousse dans l'orage, poitrine ouverte et tête en avant.

— L'amour comme le reste n'est qu'une façon de voir et de sentir. C'est un point de vue un peu plus élevé, un peu plus large ; on y découvre des perspectives infinies et des horizons sans bornes.

— Les femmes veulent qu'on les trompe, elles vous y forcent, et si vous résistez, elles vous accusent.

— Quand on ne regarde la vérité que de profil ou de trois quarts, on la voit toujours mal. Il y a peu de gens qui savent la contempler de face.

— Il ne faut pas toujours croire que le sentiment soit tout. Dans les arts, il n'est rien sans la forme.

— Enfants, nous désirons vivre dans le pays des perroquets et des dattes confites. Nous nous élevons avec Byron ou Virgile, nous convoitons l'Orient dans nos jours de pluie ou bien nous désirons aller faire fortune aux Indes, ou exploiter la canne à sucre en Amérique. La Patrie, c'est la terre, c'est l'Univers, ce sont les étoiles, c'est l'air, c'est la pensée elle-même, c'est-à-dire l'infini dans notre poitrine, mais les querelles de peuple à peuple, de canton à arrondissement, d'homme à homme, m'intéressent peu et ne m'amusent que lorsque ça fait de grands tableaux avec des fonds rouges.

— L'homme est une si triste machine qu'une paille mise dans le rouage suffit pour l'arrêter.

— Le bonheur est un mensonge dont la recherche cause toutes les calamités de la vie. Mais il y a des paix sereines qui l'imitent et qui sont supérieures peut-être.

— Le cœur de l'homme est encore plus variable que les saisons, tour à tour plus froid que l'hiver et plus brûlant que l'été. Si les fleurs ne renaissent pas, ses neiges reviennent souvent par bourrasques lamentables ; ça tombe ! ça tombe ! ça couvre tout de blancheur et de tristesse, et quand le dégel arrive, c'est encore plus sale.

— Un ami qui meurt, c'est quelque chose de vous qui meurt.

— Misérables que nous sommes, nous avons, je crois, beaucoup de goût parce que nous sommes profondément historiques, que nous admettons tout et nous plaçons au point de vue de la chose pour la juger. Mais avons-nous autant d'innéité que de compréhensivité ? une originalité féroce est-elle compatible même avec tant de largeur ? Voilà mon doute sur l'esprit artistique de l'époque, c'est-à-dire du peu d'artistes qu'il y a. Du moins, si nous ne faisons rien de bon, aurons-nous, peut-être, préparé et amené une génération qui aura l'audace (je cherche un autre mot) de nos pères avec notre éclectisme à nous. Ça m'étonnerait : le monde va devenir bougrement bête. D'ici à longtemps ce sera bien ennuyeux.

— Autant travailler pour soi seul. On fait comme on veut et d'après ses propres idées. On s'admire, on se fait plaisir à soi-même, n'est-ce pas le principal ? et puis le public est si bête ! et puis qui est-ce qui lit ? et que lit-on ? et qu'admire-t-on ? ah ! bonnes époques tranquilles, bonnes époques à perruques, vous viviez d'aplomb sur vos hauts talons et sur vos cannes ! mais le sol tremble sous nous.

— Il y a une chose qui nous perd, une chose stupide qui nous entrave. C'est « le goût », le bon goût. Nous en avons trop, je veux dire que nous nous en inquiétons plus qu'il ne faut.

— Pour qui voit les choses avec quelque attention, on retrouve encore bien plus qu'on ne trouve ; mille notions que l'on n'avait en soi qu'à l'état de germe s'agrandissent et se précisent, comme un souvenir renouvelé.

— S'il suffisait d'avoir les nerfs sensibles pour être poète, je vaudrais mieux que Shakespeare et qu'Homère, lequel je me figure avoir été un homme peu nerveux, cette confusion est impie... la poésie n'est point une débilité de l'esprit, et ces susceptibilités nerveuses en sont une ; cette faculté de sentir outre mesure est une faiblesse... la passion ne fait pas les vers, et plus vous serez personnel, plus vous serez faible.

— La critique est au dernier échelon de la littérature, comme forme presque toujours et, comme valeur morale, incontestablement elle passe après le bout-rimé et l'acrostiche, lesquels demandent au moins un travail d'invention quelconque.

— Il faut faire de la critique comme on fait de l'histoire naturelle, avec absence d'idée morale, il ne s'agit pas de déclamer sur telle ou telle forme, mais bien d'exposer en quoi elle consiste, comment elle se rattache à une autre et par quoi elle vit (l'esthétique attend son Geoffroy Saint-Hilaire, ce grand homme qui a montré la légitimité des monstres). Quand on aura pendant quelque temps traité l'âme humaine avec l'impartialité que l'on met dans les sciences physiques à étudier la matière, on aura fait un pas immense ; c'est le seul moyen à l'humanité de se mettre un peu au-dessus d'elle-même. Elle se considérera alors franchement, purement dans le miroir de ses œuvres, elle sera comme Dieu, elle se jugera d'en haut.

— Il est de certaines fonctions où l'on est presque forcé de prendre une femme comme il y a certaines fortunes où il serait honteux de ne pas avoir d'équipage.

— On apprend aux femmes à mentir d'une façon infâme. L'apprentissage dure toute leur vie depuis la première femme de chambre qu'on leur donne jusqu'au dernier amant qui leur survient, chacun s'ingère à les rendre canailles et après on crie contre elles ; le puritanisme, la bégueulerie, la bigoterie, le système du renfermé, de l'étroit, a dénaturé et perd dans sa fleur les plus charmantes créations du bon Dieu. J'ai peur du corset moral, voilà tout. Les premières impressions ne s'effacent pas... Nous portons en nous notre passé ; pendant toute notre vie, nous nous sentons de la nourrice.

— Il est toujours triste de partir d'un lieu où l'on sait que l'on ne reviendra jamais. Voilà de ces mélancolies qui sont peut-être une des choses les plus profitables des voyages.

— Le seul moyen de n'être pas malheureux c'est de s'enfermer dans l'art et de compter pour rien tout le reste, l'orgueil remplace tout quand il est assis sur une large base.

— Certes, il est beau d'occuper de la place dans les âmes de la foule, mais on y est les trois quarts du temps en si piètre compagnie qu'il y a de quoi dégoûter la délicatesse d'un homme bien né.

— Avouons que si aucune belle chose n'est restée ignorée, il n'y a pas de turpitude qui n'ait été applaudie, ni de sot qui n'ait passé pour grand homme, ni de grand homme qu'on n'ait comparé à un crétin.

— La postérité change d'avis quelquefois (mais la tache n'en reste pas moins au front de cette humanité qui a de si nobles instincts) et encore ! Est-ce que jamais la France reconnaîtra que Ronsard vaut bien Racine ! – Il faut donc faire de l'art pour soi, pour soi seul, comme on joue du violon.

— On n'arrive au style qu'avec un labeur atroce, avec une opiniâtreté fanatique et dévouée.

— Le vice n'est pas plus fécondant que la vertu, il ne faut être ni l'un ni l'autre, ni vicieux ni vertueux, mais au-dessus de tout cela... N'aimons-nous pas à retrouver sur les gens et même sur les meubles et les vêtements quelque chose de ceux qui les ont approchés, aimés, connus ou usés ?

— La première qualité de l'art et son but est l'illusion ; l'émotion, laquelle s'obtient souvent par certains sacrifices de détails poétiques, est une tout autre chose et d'un ordre inférieur. J'ai pleuré à des mélodrames qui ne valaient pas quatre sous et Gœthe ne m'a jamais mouillé l'œil, si ce n'est d'admiration.

— La courtisane est un mythe. Jamais une femme n'a inventé une débauche.

— Vis-à-vis de l'amour en effet, les femmes n'ont pas d'arrière-boutique, elles ne gardent rien à part pour elles comme nous autres, qui, dans toutes nos générosités de sentiment, réservons néanmoins toujours *in petto* un petit magot pour notre usage exclusif.

— Tu peindras le vin, l'amour, les femmes, la gloire, à condition, mon bonhomme, que tu ne seras ni ivrogne, ni amant, ni mari, ni tourlourou. Mêlé à la vie, on la voit mal, on en souffre ou on en jouit trop. L'artiste, selon moi, est une monstruosité, quelque chose hors nature, tous les malheurs dont la Providence l'accable lui viennent de l'entêtement qu'il a à nier cet axiome – il en souffre et en fait souffrir. Qu'on interroge là-dessus les femmes qui ont aimé des poètes et les hommes qui ont aimé des actrices.

— L'homme de l'avenir aura peut-être des joies immenses. Il voyagera dans les étoiles, avec des pilules d'air dans sa poche. Nous sommes venus, nous autres, ou trop tôt ou trop tard. Nous aurons fait ce qu'il y a de plus difficile et de moins glorieux : la transition.

— Pour établir quelque chose de durable, il faut une base fixe ; l'avenir nous tourmente et le passé nous retient. Voilà pourquoi le présent nous échappe.

— La bêtise est quelque chose d'inébranlable, rien ne l'attaque sans se briser contre elle ; elle est de la nature du granit, dure et résistante.

— Celui qui, voyageant, conserve de soi la même estime qu'il avait dans son cabinet en se regardant tous les jours dans sa glace, est un bien grand homme ou un bien robuste imbécile. Je ne sais pourquoi, mais je deviens très humble.

— Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée, quand il la faut creuser avec, est un dur courant !

— D'un homme à un autre homme, d'une femme à une autre femme, d'un cœur à un autre cœur, quels abîmes ! La distance d'un continent à l'autre n'est rien à côté.

— Il n'y a rien de plus inutile que ces amitiés héroïques qui demandent des circonstances pour se prouver.

— Le difficile, c'est de trouver quelqu'un qui ne vous agace pas les nerfs dans toutes les occurrences de la vie.

— Je crois, comme le paria de Bernardin de Saint-Pierre, que le bonheur se trouve avec une bonne femme. Le tout est de la rencontrer, et d'être soi-même un bon homme, condition double et effrayante.

— Il n'y a rien de plus vil sur la terre qu'un mauvais artiste, qu'un gredin qui côtoie toute sa vie le beau sans y jamais débarquer et y planter son drapeau.

— Faire de l'art pour gagner de l'argent, flatter le public, débiter des bouffonneries joviales ou lugubres en vue du bruit ou des monacos, c'est là la plus ignoble des professions, par la même raison que l'artiste me semble le maître homme des hommes.

— J'aimerais mieux avoir peint la chapelle Sixtine que gagné bien des batailles, même celle de Marengo. Ça durera plus longtemps et c'était peut-être plus difficile.

— Le dernier franciscain qui court le monde pieds nus, qui a l'esprit borné et qui ne comprend pas les prières qu'il récite est aussi respectable peut-être qu'un cardinal, s'il prie avec conviction, s'il accomplit son œuvre avec ardeur.

— Les serments, les larmes, les désespoirs, tout cela coule comme une poignée de sable dans la main. Attendez, serrez un peu, il n'y aura tout à l'heure plus rien du tout.

— Il est beau d'être un grand écrivain, de tenir les hommes dans la poêle à frire de sa phrase et de les y faire sauter comme des marrons. Il doit y avoir de délirants orgueils à sentir qu'on pèse sur l'humanité de tout le poids de son idée, mais il faut pour cela avoir quelque chose à dire.

— L'art, au bout du compte, n'est peut-être pas plus sérieux qu'un jeu de quilles ; tout n'est peut-être qu'une immense blague, j'en ai peur, et quand nous serons de l'autre côté de la page, nous serons peut-être fort étonnés d'apprendre que le mot du rébus était si simple.

— La bibliothèque d'un écrivain doit se composer de cinq à six livres, sources qu'il faut relire tous les jours. Quant aux autres, il est bon de les connaître et puis c'est tout. Mais c'est qu'il y a tant de manières différentes de lire, et cela demande tant d'esprit que de bien lire !

— L'esprit sert à peu de choses dans les arts, à empêcher l'enthousiasme et à nier le génie, voilà tout.

— Il est bien plus facile de discuter que de comprendre, et de bavarder d'art, idée du beau, idéal, etc., que de faire le moindre sonnet ou la plus petite phrase.

— L'idéal de l'État, selon les socialistes, n'est-il pas une espèce de vaste monstre absorbant en lui toute action individuelle, toute personnalité, toute pensée et qui dirigera tout, fera tout ? Une tyrannie sacerdotale est au fond de ces cœurs étroits et il faut tout régler, tout refaire, reconstruire sur d'autres bases, etc.

— De tous les gens de lettres décorés, il n'y en a qu'un seul de commandeur, c'est monsieur Scribe ! Quelle immense ironie que tout cela ! et comme les honneurs foisonnent quand l'honneur manque !

— Quand on a son modèle net, devant les yeux, on écrit toujours bien, et où donc le vrai est-il plus clairement visible que dans ces belles expositions de la misère humaine ? Elles ont quelque chose de si cru que cela donne à l'esprit des appétits de cannibales. Il se précipite dessus pour les dévorer et se les assimiler.

— Il est bon et il peut même être beau de rire de la vie, pourvu qu'on vive ; il faut se placer au-dessus de tout et placer son esprit au-dessus de soi-même, j'entends la liberté de l'idée, dont je déclare impie toute limite.

— Le vrai n'est jamais dans le présent ; s'y l'on s'y attache, on y périt. À l'heure qu'il est je crois même qu'un penseur (et qu'est-ce que l'artiste si ce n'est un triple penseur ?) ne doit avoir ni religion, ni patrie, ni même aucune conviction sociale. Le doute absolu maintenant me paraît être si nettement démontré que vouloir le formuler serait presque une niaiserie.

— L'esprit autrefois était un soleil solitaire, tout autour de lui il y avait le ciel vide ; son disque maintenant, comme par un soir d'hiver, semble avoir pâli et il illumine toute la brume humaine de sa clarté confuse.

— Les chefs-d'œuvre sont bêtes, ils ont la mine tranquille comme les productions mêmes de la nature, comme les grands animaux et les montagnes ; j'aime l'ordure, oui, et quand elle est lyrique comme dans Rabelais qui n'est point du tout un homme à gaudriole, mais la gaudriole est française. Pour plaire au goût français il faut cacher presque la poésie, comme on fait pour les pilules, dans une poudre incolore et la lui faire avaler sans qu'il s'en doute.

— Ce qui distingue les grands génies, c'est la généralisation et la création ; ils résument en un type des personnalités éparses et apportent à la conscience du genre humain des personnages nouveaux ; est-ce qu'on ne croit pas à l'existence de Don Quichotte comme à celle de César ? Shakespeare est quelque chose de formidable sous ce rapport ; ce n'était pas un homme, mais un continent ; il y avait des grands hommes en lui, des foules entières, des paysages ; ils n'ont pas besoin de faire du style, ceux-là, ils sont forts en dépit de toutes les fautes et à cause d'elles ; mais nous, les petits, nous ne valons que par l'exécution achevée.

— Les très grands hommes écrivent souvent fort mal et tant mieux pour eux. Ce n'est pas là qu'il faut chercher l'art de la forme, mais chez les seconds

(Horace, La Bruyère), il faut savoir les maîtres par cœur, les idolâtrer, tâcher de penser comme eux, et puis s'en séparer pour toujours. Comme instruction technique, on trouve plus de profit à tirer des génies savants et habiles.

— Moins on sent une chose, plus on est apte à l'exprimer comme elle est comme elle est toujours en elle-même dans sa généralité et dégagée de tous ses contingents éphémères) mais il faut avoir la faculté de se la faire sentir. Cette faculté n'est autre que le génie : voir, avoir le modèle devant soi, qui pose. C'est pourquoi je déteste la poésie parlée, la poésie en phrases. Pour les choses qui n'ont pas de mots le regard suffit ; les exhalaisons d'âme, le lyrisme, les descriptions, je veux de tout cela en style ; ailleurs c'est une prostitution de l'art et du sentiment même.

— Il n'y a rien de plus faible que de mettre en art des sentiments personnels, l'artiste doit s'arranger de façon à faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu ; moins je m'en fais une idée et plus il me semble grand ; je ne peux rien me figurer sur la personne d'Homère, de Rabelais, et quand je pense à Michel-Ange, je vois de dos seulement un vieillard de stature colossale sculptant la nuit aux flambeaux.

— Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière ; plus l'expression se rapproche de la pensée, plus le mot colle dessus et disparaît, plus c'est beau. Je crois que l'avenir de l'art est dans ces voies ; je le vois à mesure qu'il grandit s'éthérisant tant qu'il peut, depuis les pylônes égyptiens jusqu'aux lancettes gothiques, et depuis les poèmes de vingt mille vers des Indiens jusqu'aux jets de Byron, la forme en devenant habile s'atténue ; elle quitte toute liturgie, toute règle, toute mesure ; elle abandonne l'épique pour le roman, le vers pour la prose ; elle ne se connaît plus d'orthodoxie et est libre comme chaque volonté qui la produit. Cet affranchissement de la matérialité se retrouve en tout, et les gouvernements l'ont suivi depuis les despotismes orientaux jusqu'aux socialismes futurs. C'est pour cela qu'il n'y a ni beaux ni vilains sujets et qu'on pourrait presque établir comme axiome, en se posant au point de vue de l'art pur, qu'il n'y en a aucun, le style étant à lui tout seul une manière absolue de voir les choses.

— La femme est un produit de l'homme. Dieu a créé la femelle, et l'homme a fait la femme ; elle est le résultat de la civilisation, une œuvre factice. Dans les pays où toute culture intellectuelle est nulle, elle n'existe pas, car c'est une œuvre d'art, au sens humanitaire ; est-ce pour cela que toutes les grandes idées générales se sont symbolisées au féminin ?

— Les femmes se défient trop des hommes en général, et pas assez en particulier, elles nous jugent tous comme des monstres, mais au milieu des monstres il y a un ange ; nous ne sommes ni monstres ni anges.

— Quel artiste on serait si l'on n'avait jamais lu que du beau, vu que du beau, aimé que du beau. Si quelque ange gardien de la pureté de notre plume avait écarté de nous, dès l'abord, toutes les mauvaises connaissances, qu'on n'ait jamais fréquenté d'imbéciles ni lu de journaux. Les Grecs avaient de tout cela, ils étaient comme plastiqués dans des conditions que rien ne redonnera, mais vouloir se chausser de leurs bottes est démence. Ce ne sont pas des chlamydes qu'il faut au nord, mais des pelisses de fourrures. La forme antique est insuffisante à nos besoins, et notre vie n'est pas faite pour chanter

ces airs simples. Soyons aussi artistes qu'eux si nous le pouvons, mais autrement qu'eux. La conscience du genre humain s'est changée depuis Homère. Le ventre de Sancho Pancha fait craquer la ceinture de Vénus. Au lieu de nous acharner à reproduire de vieux chics, il faut s'évertuer à en inventer de nouveaux.

— Les chevaux et les styles de race ont du sang plein les veines, et on le voit battre sous la peau et courir depuis l'oreille jusqu'aux sabots. La vie ! la vie ! c'est pour cela que j'aime tant le lyrisme. Il me semble la forme la plus naturelle de la poésie, elle est là toute nue et en liberté... Aussi comme les grands maîtres sont excessifs ! Ils vont jusqu'à la dernière limite de l'idée ; les bonshommes de Michel-Ange ont des câbles plutôt que des muscles, dans les bacchanales de Rubens on pisse par terre, voir tout Shakespeare, etc., et le dernier des gens de la famille, le vieux père Hugo, quelle belle chose que *Notre-Dame !* J'en ai relu dernièrement trois chapitres, celui des truands entre autres, c'est cela qui est fort.

— Amants du beau, nous sommes tous des bannis et quelle joie quand on rencontre un compatriote sur cette terre d'exil.

— Les matérialistes et les spiritualistes empêchent également de connaître la matière et l'esprit, parce qu'ils scindent l'un de l'autre.

— Le cœur dans ses affections comme l'humanité dans ses idées s'étend sans cesse en cercles plus élargis.

— On traite les femmes comme nous traitons le public, avec beaucoup de déférence extérieure et un souverain mépris en dedans. L'amour humilié se fait orgueil libertin.

— Je crois que le succès auprès des femmes est généralement une marque de médiocrité et c'est celui-là pourtant que nous envions tous et qui couronne les autres ; mais on n'en veut pas convenir, et comme on considère comme très au-dessous de soi les objets de leur préférence, on arrive à cette conviction qu'elles sont stupides, ce qui n'est pas ; nous jugeons à notre point de vue, elles au leur ; la beauté n'est pas pour la femme ce qu'elle est pour l'homme ; on ne s'entendra jamais là-dessus, ni sur l'esprit ni sur le sentiment.

— C'est dans la seconde période de la vie d'artiste que les voyages sont bons, mais dans la première il est mieux de jeter dehors tout ce qu'on a de vraiment intime, d'original, d'individuel.

— La prose est née d'hier, voilà ce qu'il faut se dire. Le vers est la forme par excellence des littératures anciennes. Toutes les combinaisons prosodiques ont été faites, mais celles de la prose, tant s'en faut !

— Le temps est passé du beau. L'humanité, quitte à y revenir, n'en a que faire pour le quart d'heure. Plus il ira, plus l'art sera scientifique, de même que la science deviendra artistique ; tous deux se rejoindront au sommet après s'être séparés à la base. Aucune pensée humaine ne peut prévoir maintenant à quels brillants soleils psychiques écloront les œuvres de l'avenir.

— On n'écrit pas avec son cœur, mais avec sa tête, encore une fois, et si bien doué que l'on soit, il faut toujours cette vieille concentration qui donne vigueur à la pensée et relief au mot.

— L'art est une représentation, nous ne devons penser qu'à représenter ; il faut que l'esprit de l'artiste soit comme la mer, assez vaste pour qu'on n'en voie pas les bords, assez pur pour que les étoiles du ciel s'y mirent jusqu'au fond.

— Où est la limite de l'inspiration à la folie, de la stupidité à l'extase ? ne faut-il pas pour être artiste voir tout d'une façon différente de celle des autres hommes ? L'art n'est pas un jeu d'esprit, c'est une atmosphère spéciale ; mais qui dit qu'à force de descendre toujours plus avant dans les gouffres pour respirer un air plus chaud, on ne finit pas par rencontrer des miasmes funèbres ?

— Le génie, c'est Dieu qui le donne, mais le talent nous regarde ; avec un esprit droit, l'amour de la chose et une patience soutenue on arrive à en avoir. La correction (je l'entends dans le plus haut sens du mot) fait à la pensée ce que l'eau du Styx faisait au corps d'Achille : elle la rend invulnérable et indestructible.

— La forme est la chair même de la pensée, comme la pensée est l'âme de la vie ; plus les muscles de votre poitrine seront larges, plus vous respirerez à l'aise.

— Vouloir donnera la prose le rythme du vers (en la laissant prose et très prose) et écrire la vie ordinaire comme on écrit l'histoire ou l'épopée (sans dénaturer le sujet) est peut-être une absurdité, voilà ce que je me demande quelquefois ; mais c'est peut-être aussi une grande tentative et très originale !

— L'auteur dans son œuvre doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout, et visible nulle part ;

l'art étant une seconde nature, le créateur de cette nature-là doit agir par des procédés analogues ; que l'on sente dans tous les atomes, à tous les aspects, une impassibilité cachée, infinie ; l'effet pour le spectateur doit être une espèce d'ébahissement. Comment tout cela s'est-il fait ? doit-on dire, et qu'on se sente écrasé sans savoir pourquoi ; l'art grec était dans ce principe-là, et pour y arriver plus vite, il choisissait ses personnages dans des conditions sociales exceptionnelles, rois, dieux, demi-dieux ; on ne vous intéressait pas avec vous-mêmes, le divin était le but.

— Il faut une volonté surhumaine pour écrire, et je ne suis qu'un homme.

— La célébrité la plus complète ne vous assouvit point, et l'on meurt presque toujours dans l'incertitude de son propre nom, à moins d'être un sot. Donc l'illustration ne vous classe pas plus à vos propres yeux que l'obscurité.

— Quand on se compare à ce qui vous entoure, on s'admire, mais quand on lève les yeux plus haut, vers l'absolu, vers les maîtres, vers le rêve, comme on se méprise !

— La poésie est une plante libre ; elle croît partout sans avoir été semée. Le poète n'est pas autre chose que le botaniste patient qui gravit les montagnes pour aller la cueillir.

— Je suis un barbare, j'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses, les yeux verts et la haute taille ; mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité. Normands, tous tant que nous sommes, nous avons quelque peu de cidre dans les veines, c'est une boisson aigre et fermentée et qui quelquefois fait sauter la bonde.

— Chaque chose est un infini ; le plus petit caillou arrête la pensée tout comme l'idée de Dieu. Entre deux cœurs qui battent l'un sur l'autre il y a des abîmes, le néant est entre eux, toute la vie et le reste. L'âme a beau faire, elle ne brise pas sa solitude, elle marche avec elle, on se sent fourmi dans un désert, et perdu... perdu...

— Je crois cet axiome vrai, à savoir que l'on aime le mensonge, mensonge pendant la journée et songe pendant la nuit. Voilà l'homme.

— Quand on est jeune, on associe la réalisation future de ses rêves aux existences qui vous entourent. À mesure que ces existences disparaissent, les rêves s'en vont.

— Je suis loin d'être l'homme de la nature qui se lève avec le soleil, s'endort comme les poules, boit l'eau des torrents, etc. Il me faut une vie factice et des milieux en tout extraordinaires. Ce n'est point un vice d'esprit, mais toute une constitution de l'homme ; reste à savoir, après tout, si ce qu'on appelle le factice n'est pas une autre nature.

— La mélancolie elle-même n'est qu'un souvenir qui s'ignore.

— Je crois à la race plus qu'à l'éducation, on emporte, quoi qu'en ait dit Danton, la patrie à la semelle de ses talons et l'on porte au cœur, sans le savoir, la poussière de ses ancêtres morts.

— Ne nous lamentons sur rien ; se plaindre de tout ce qui nous afflige ou nous irrite, c'est se plaindre de la constitution même de l'existence. Nous sommes faits pour la peindre, nous autres, et rien de plus. Soyons religieux ; moi, tout ce qui m'arrive de fâcheux, en grand ou en petit, fait que je me resserre de plus en plus à mon éternel souci. Je m'y cramponne à deux mains et je ferme les deux yeux ; à force d'appeler la Grâce, elle vient. Dieu a pitié des simples et le soleil brille toujours pour les cœurs vigoureux qui se placent au-dessus des montagnes. Je tourne à une espèce de mysticisme esthétique (si les deux mots peuvent aller ensemble) et je voudrais qu'il fût plus fort.

— Voilà ce que tous les socialistes du monde n'ont pas voulu voir avec leur éternelle prédication matérialiste, ils ont nié la douleur, ils ont blasphémé les trois quarts de la poésie moderne ; le sang du Christ qui se remue en nous, rien ne l'extirpera, rien ne le tarira, il ne s'agit pas de le dessécher, mais de lui faire des ruisseaux. Si le sentiment de l'insuffisance humaine, du néant de la vie, venait à périr (ce qui serait la conséquence de leur hypothèse) nous serions plus bêtes que les oiseaux qui au moins perchent sur les arbres.

— À mesure que l'humanité se perfectionne, l'homme se dégrade ; quand tout ne sera plus qu'une combinaison économique d'intérêts bien contre-balancés, à quoi servira la vertu ? Quand la nature sera tellement esclave qu'elle aura perdu ses formes originales, où sera la plastique ?

— L'incapacité des grandes pensées aux affaires n'est qu'un excès de capacité. Dans les grands vases une goutte d'eau n'est rien et elle emplit les petites bouteilles, mais la durée est là qui nous console ; que reste-t-il de tous les actifs, Alexandre, Louis XIV, etc., et Napoléon même, si voisin de nous ? La pensée est comme l'âme, éternelle, et l'action comme le corps, mortelle.

— Le génie comme un fort cheval traîne à son cul l'humanité sur les routes de l'idée ; elle a beau tirer les rênes et par sa bêtise lui faire saigner les dents en hocquesonnant tant qu'elle peut le mors dans sa bouche, l'autre qui a les jarrets robustes continue toujours au grand galop par les précipices et les vertiges.

— Il ne faut penser qu'aux triomphes que l'on se décerne, être soi-même son public, son critique. Le seul moyen de vivre en paix, c'est de se placer tout d'un bond au-dessus de l'humanité entière et de n'avoir avec elle rien de commun qu'un rapport d'art.

— La fraternité est une des plus belles inventions de l'hypocrisie sociale. On crie contre les jésuites. Ô candeur ! nous en sommes tous.

— J'aime les gens tranchants et énergumènes, on ne fait rien de grand sans le fanatisme. Le fanatisme est la religion, et les philosophes du XVIIIe siècle, en criant après l'un, renversaient l'autre. Le fanatisme est la foi, la foi même, la foi ardente, celle qui fait des œuvres et agit. La religion est une conception variable, une affaire d'invention humaine, une idée enfin ; l'autre un sentiment.

— Il faut, pour bien faire une chose, que cette chose-là rentre dans votre constitution ; un botaniste ne doit avoir ni les mains, ni les yeux, ni la tête faits comme un astronome, et ne voir les astres que par rapport aux herbes.

— Une âme se mesure à la dimension de son désir, comme l'on juge d'avance des cathédrales à la hauteur de leurs clochers, et c'est pour cela que je hais la poésie bourgeoise, l'art domestique, quoique j'en fasse ; mais c'est bien la dernière fois ; au fond cela me dégoûte.

— La femme entretenue a envahi la débauche comme le journaliste la poésie, nous nous noyons dans les demi-teintes. La courtisane n'existe pas plus que le saint ; il y a des soupeuses et des lorettes, ce qui même est encore plus fétide que la grisette.

— Plus une œuvre est bonne, plus elle attire la critique ; c'est comme les puces qui se précipitent sur le linge blanc.

— Il fut un temps où le patriotisme s'étendait à la cité, puis le sentiment peu à peu s'est élargi avec le territoire. Maintenant l'idée de Patrie est, Dieu merci, à peu près morte et on en est au socialisme, à l'humanitarisme (si l'on peut s'exprimer ainsi). Je crois que plus tard on reconnaîtra que l'amour de l'humanité est quelque chose d'aussi piètre que l'amour de Dieu, on aimera le juste en soi, le beau pour le beau ; le comble de la civilisation sera de n'avoir besoin d'aucun bon sentiment. Ce qui s'appelle les sacrifices seront inutiles, mais il faudra pourtant toujours un peu de gendarmes !

— Le seul enseignement à tirer du régime actuel (basé sur le joli mot *vox populi, vox Dei*) est que l'idée du peuple est aussi usée que celle du roi ; que l'on mette donc ensemble la blouse du travailleur avec la pourpre du monarque et qu'on les jette de compagnie toutes deux aux latrines pour y cacher conjointement leur taches de sang et de boue ; elles en sont raides.

— Ce qui me semble à moi le plus haut dans l'art (et le plus difficile) ce n'est ni de faire rire, ni de faire pleurer, ni de vous mettre en rut ou en fureur, mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de faire rêver. Aussi les très belles œuvres ont ce caractère, elles sont sereines d'aspect et incompréhensibles quant au procédé, elles sont immobiles comme des falaises, houleuses comme l'océan, pleines de frondaisons, de verdures et de murmures comme les bois, tristes comme le désert, bleues comme le ciel – Homère, Rabelais, Michel-Ange, Shakespeare, Gœthe m'apparaissent impitoyables, cela est sans fond, infini, multiple. Par de petites ouvertures on aperçoit des précipices, il y a du noir en bas, du vertige, et cependant quelque chose de singulièrement doux plane sur l'ensemble ! C'est l'idéal de la lumière, le sourire du soleil, et c'est calme ! C'est calme ! et c'est fort.

— Chacun de nous a dans le cœur un calendrier particulier d'après lequel il mesure le temps ; il y a des minutes qui sont des années, des jours qui marquent comme des siècles.

— Nos joies comme nos douleurs doivent s'absorber dans notre œuvre ; on ne reconnaît pas dans les nuages les gouttes d'eau de la rosée que le soleil y a fait monter ! Évaporez-vous, pluie terrestre, larmes des jours anciens, et formez dans les cieux de gigantesques voûtes toutes pénétrées de soleil.

— On doit être âme le plus possible et c'est par ce détachement que l'immense sympathie des choses et des êtres nous arrivera plus abondante. La France a été constituée du jour que les provinces sont mortes, et le sentiment humanitaire commence à naître sur les ruines des patries. Il arrivera un temps où quelque chose de plus large et de plus haut le remplacera, et l'homme aimera le néant même, tant il se sentira participant.

— N'importe, bien ou mal, c'est une délicieuse chose que d'écrire, que de ne plus être soi, mais de circuler dans toute la création dont on parle.

— Aujourd'hui, par exemple, homme et femme tout ensemble, amant et maîtresse à la fois, je me suis promené à cheval dans une forêt par une après-midi d'automne sous des feuilles jaunes, et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qu'on se disait et le soleil rouge qui faisait s'entre-fermer leurs paupières noyées d'amour. Est-ce orgueil ou pitié, est-ce le débordement niais d'une satisfaction de soi-même exagérée ? ou bien un vague et noble sentiment de religion ? Mais quand je rumine après les avoir senties ces journées-là, je serais tenté de faire une prière de remerciement au bon Dieu si je savais qu'il pût m'entendre. Qu'il soit donc béni pour ne pas m'avoir fait naître marchand de coton, vaudevilliste, homme d'esprit, etc. Chantons Apollon comme aux premiers jours, aspirons à pleins poumons le grand air froid du Parnasse, frappons sur nos guitares et nos cymbales, et tournons comme des derviches dans l'éternel brouhaha des formes et des idées.

— En fait d'injures, de sottises, de bêtises, etc., je trouve qu'il ne faut se fâcher que lorsqu'on vous le dit en face. Faites-moi des grimaces dans le dos tant que vous voudrez, mon cul vous contemple !

— Les vieux époux finissent par se ressembler. Tous les gens de la même profession n'ont-ils pas le même air ?

— « Qu'est-ce que ton devoir ? – L'exigence de chaque jour. » Cette pensée est de Gœthe, faisons notre devoir qui est de tâcher d'écrire bien, et quelle société de saints serait celle où seulement chacun ferait son devoir.

— L'œuvre de la critique moderne est de remettre l'art sur son piédestal. On ne vulgarise pas le beau, on le dégrade, voilà tout. Qu'a-t-on fait de l'antiquité en voulant la rendre accessible aux enfants ? Quelque chose de profondément stupide ! Mais il est si commode pour tous de se servir d'expurgata, de traductions, d'atténuations, il est si doux pour les nains de contempler les géants raccourcis ! ce qu'il y a de meilleur dans l'art échappera toujours aux natures médiocres, c'est-à-dire aux trois quarts et demi du genre humain. Pourquoi dénaturer la vérité au profit de la bassesse ?

— Le vrai poète pour moi est un prêtre. Dès qu'il passe la soutane il doit quitter sa famille.

— Personne n'est original au sens strict du mot, le talent comme la vie se transmet par infusion et il faut vivre dans un milieu noble, prendre l'esprit de société des maîtres ; il n'y a pas de mal à étudier à fond un génie complètement différent de celui qu'on a, parce qu'on ne peut le copier.

— Il ne faut jamais craindre d'être exagéré, tous les très grands l'ont été, Michel-Ange, Rabelais, Shakespeare, Molière ; il s'agit de faire prendre un lavement à un homme (dans Pourceaugnac) ; on n'apporte pas une seringue, non, on emplit le théâtre de seringues et d'apothicaires, cela est tout bonnement le génie dans son vrai centre, qui est l'énorme. Mais pour que l'exagération ne paraisse pas, il faut qu'elle soit partout continue, proportionnée, harmonique à elle-même ; si vos bonshommes ont cent pieds il faut que les montagnes en aient vingt mille et qu'est-ce donc que l'idéal si ce n'est ce grossissement-là ?

— L'artiste doit tout élever, il est comme une pompe, il a en lui un grand tuyau qui descend aux entrailles des choses, dans les couches profondes, il aspire et fait jaillir au soleil en gerbes géantes ce qui était plat sous terre et ce qu'on ne voyait pas.

— On ne se lasse point de ce qui est bien écrit, le style c'est la vie ! c'est le sang même de la pensée !

— L'idéal n'est fécond que lorsqu'on y fait tout rentrer. C'est un travail d'amour et non d'exclusion. Voilà deux siècles que la France marche suffisamment dans cette voie de négation ascendante ; on a de plus en plus diminué des livres la nature, la franchise, le caprice, la personnalité, et même l'érudition comme étant grossière, immorale, bizarre, pédantesque, et dans les mœurs on a pourchassé, honni et presque anéanti la gaillardise et l'aménité, les grandes manières, et les genres de vie libres, lesquels sont les féconds. On s'est guindé vers la décence ! Pour cacher des écrouelles on a haussé sa cravate. L'idéal jacobin et l'idéal marmontellien peuvent se donner la main. Notre délicieuse époque est encore encombrée par cette double poussière. Robespierre et monsieur de la Harpe nous régentent du fond de leur tombe. Mais je crois qu'il y a quelque chose au-dessus de tout cela, à savoir : l'acceptation ironique de l'existence et sa refonte plastique et complète par l'art. Quant à nous, vivre ne nous regarde pas, ce qu'il faut chercher, c'est ne pas souffrir.

— Le lieu commun n'est manié que par les imbéciles ou par les très grands ; les natures médiocres l'évitent, elles recherchent l'ingénieux, l'accidenté.

— Nous sommes tous enfoncés au même niveau, dans une médiocrité commune. L'égalité sociale a passé dans l'esprit, on fait des livres pour tout le monde, de l'art pour tout le monde, de la science pour tout le monde, comme on construit des chemins de fer et des chauffoirs publics. L'humanité a la rage de l'abaissement moral, et je lui en veux de ce que je fais partie d'elle.

— La générosité à l'encontre des gredins est presque une indélicatesse à l'encontre du bien.

— Certaines natures ne souffrent pas. Les gens sans nerfs sont-ils heureux ? Mais de combien de choses ne sont-ils pas privés ? A mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres, la faculté nerveuse augmente, c'est-à-dire la faculté de souffrir ; souffrir et penser seraient-ils donc même chose ? Le génie après tout n'est peut-être qu'un raffinement de la douleur, c'est-à-dire une méditation de l'objectif à travers notre âme ?

— Il y a dans la *Poétique* de Ronsard un curieux précepte : il recommande au poète de s'instruire dans les arts et métiers, forgerons, orfèvres, serruriers, etc., pour y puiser les métaphores ; c'est là ce qui vous fait, en effet, une langue riche ; il faut que les phrases s'agitent dans un livre comme les feuilles dans une forêt, toutes dissemblables en leur ressemblance.

— Je crois que si l'on regardait toujours les cieux, on finirait par avoir des ailes.

— L'idéal est comme le soleil, il pompe à lui toutes les crasses de la terre.

— Ce n'est pas tout que d'avoir des ailes, il faut qu'elles nous portent.

— Il a été donné à l'antiquité de produire des êtres qui ont du fait de leur seule vie dépassé tout rêve possible ; ceux qui les veulent reproduire ne les connaissent pas, voilà ce que ça prouve. Quand on est jeune on se laisse tenter volontiers par ces resplendissantes figures dont l'auréole arrive jusqu'à nous, on tend les bras pour les rejoindre, on court vers elles... et elles reculent, elles reculent ; elles montent dans leurs nuages, elles grandissent, elles s'illuminent et comme le Christ aux apôtres, nous crient de ne pas chercher à les atteindre.

— La médiocrité chérit la règle, moi je la hais ; je me sens contre elle et contre toute restriction, corporation, caste, hiérarchie, niveau, troupeau, une exécration qui m'emplit l'âme, et c'est par ce côté-là peut-être que je comprends le martyre.

— N'est-il pas de la vie d'artiste, ou plutôt d'une œuvre d'art à accomplir, comme d'une grande montagne à escalader ? Dur voyage et qui demande une volonté acharnée ! D'abord on aperçoit d'en bas une haute cime ; dans les cieux, elle est étincelante de pureté ; elle est effrayante de hauteur ! et elle vous sollicite cependant à cause de cela même. On part, mais à chaque plateau de la route le sommet grandit, l'horizon se recule, on va par les précipices, les vertiges et les découragements, il fait froid ! et l'éternel ouragan des hautes régions vous enlève en passant jusqu'au dernier lambeau de votre vêtement ; la terre est perdue pour toujours, et le but sans doute ne s'atteindra pas. C'est l'heure où l'on compte ses fatigues, où l'on regarde avec épouvante les gerçures de sa peau. L'on n'a rien qu'une indomptable envie de monter plus haut, d'en finir, de mourir. Quelquefois, pourtant, un coup des vents du ciel arrive et dévoile à votre éblouissement des perfections innombrables, infinies, merveilleuses ! À vingt mille pieds sous soi, on aperçoit les hommes, une brise olympienne emplit nos poumons géants et l'on se considère comme un colosse ayant le monde entier pour piédestal. Puis le brouillard retombe et l'on continue à tâtons ! s'écorchant les ongles aux rochers et pleurant de la solitude ! N'importe ! mourons dans la neige, dans la blanche douleur de notre désir, au murmure des torrents de l'Esprit, et la figure tournée vers le soleil !

— Au-dessus de la vie, au-dessus du bonheur, il y a quelque chose de bleu, d'incandescent au grand ciel immuable et subtil dont les rayonnements qui nous arrivent suffisent à animer des mondes. La splendeur du génie n'est que le reflet pâle du verbe caché ; mais si ces manifestations nous sont à nous autres impossibles à cause de la faiblesse de nos natures, l'amour, l'amour, l'aspiration nous y renvoie, elle nous pousse vers lui, nous y confond, nous y mêle. On peut y vivre ; des peuples entiers n'en sont pas sortis, et il y a des siècles qui ont ainsi passé dans l'humanité comme des comètes dans l'espace tout échevelées et sublimes.

— Les grandes passions, je ne dis pas les turbulentes, mais les hautes, les larges sont celles à qui rien ne peut nuire, et dans lesquelles plusieurs autres peuvent se mouvoir. Aucun accident ne peut déranger une harmonie qui comprend en soi tous les cas particuliers ; sans un tel amour, d'autres amours même auraient pu venir : il eût été tout le cœur !

— Je crois que le plus grand caractère du génie est avant tout la force. Donc, ce que je déteste le plus dans les arts, ce qui me crispe, c'est l'ingénieux, l'esprit.

— Tout ce qu'on invente est vrai ; la poésie est une chose aussi précise que la géométrie ; l'induction vaut la déduction ; et puis, arrivé à un certain endroit, on ne se trompe plus quant à tout ce qui est de l'âme ; ma pauvre Bovary, sans doute, souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même.

— Il n'y a pas besoin de gravir les montagnes ou de descendre au fleuve pour puiser de l'eau ; dans un espace grand comme la main, enfoncez la sonde et frappez dessus, il jaillira des fontaines. Le puits artésien est un symbole, et les Chinois, qui l'ont connu de tout temps, sont un grand peuple.

— Oui, je soutiens (et ceci, pour moi, doit être un dogme pratique dans la vie d'artiste) qu'il faut faire dans son existence deux parts : vivre en bourgeois et penser en demi-dieu. Les satisfactions du corps et de la tête n'ont rien de commun ; s'ils se rencontrent mêlés, prenez-les et gardez-les ; mais ne les cherchez pas réunis, car ce serait factice, et cette idée de bonheur, du reste, est la cause presque exclusive de toutes les infortunes humaines.

— On s'étonne des mystiques, mais le secret est là : leur amour, à la manière des torrents, n'avait qu'un seul lit, étroit, profond, en pente, et c'est pour cela qu'il emportait tout.

— Si vous voulez à la fois chercher le Bonheur et le Beau, vous n'atteindrez ni à l'un ni à l'autre, car le second n'arrive que par le sacrifice ; l'art, comme le Dieu des juifs, se repaît d'holocaustes.

— Au reste, toutes les difficultés que l'on éprouve en écrivant viennent du manque d'ordre. C'est une conviction que j'ai maintenant. Si vous vous acharnez à une tournure ou à une expression qui n'arrive pas, c'est que vous n'avez pas l'idée. L'image ou le sentiment bien net dans la tête amène le mot sur le papier, l'un coule de l'autre.

— La personnalité sentimentale sera ce qui plus tard fera passer pour puérile et un peu niaise une bonne partie de la littérature contemporaine. Que de sentiment, que de sentiment ! que de tendresses, que de larmes ! il n'y aura jamais eu de si braves gens. Il faut avoir avant tout du sang dans les phrases et non de la lymphe ; et quand je dis du sang c'est du cœur ; il faut que cela batte, que cela palpite, que cela émeuve ; il faut faire s'aimer les arbres et tressaillir les granits ; on peut mettre un immense amour dans l'histoire d'un brin d'herbe : la fable des deux pigeons m'a toujours plus ému que tout Lamartine, et ce n'est pas le sujet ; mais si La Fontaine avait dépensé d'abord sa faculté aimante dans l'exposition de ses sentiments personnels, lui en serait-il resté suffisamment pour peindre l'amitié des deux oiseaux ? Prenons garde de dépenser en petite monnaie nos pièces d'or.

— Il n'y a que les lieux communs et les pays connus qui soient d'une intarissable beauté.

— À Paris, le char d'Apollon, est un fiacre ; la célébrité s'y obtient à force de courses.

— C'est donc quelque chose de bien atrocement délicieux que d'écrire, pour qu'on reste à s'acharner ainsi, en des tortures pareilles, et qu'on n'en veuille pas d'autres. Il y a là-dessous un mystère qui m'échappe ! la vocation est peut-être comme l'amour du pays natal (que j'ai peu, du reste), un certain lien fatal des hommes aux choses. Le Sibérien dans ses neiges et le Hottentot dans sa hutte vivent contents, sans rêver soleil ni palais. Quelque chose de plus fort qu'eux les attache à leur misère, et nous nous débattons dans les formes. Poètes, sculpteurs, peintres et musiciens, nous respirons l'existence à travers la phrase, le contour, la couleur ou l'harmonie, et nous trouvons tout cela le plus beau du monde !

— Rappelons-nous toujours que l'impersonnalité est le signe de la force ; absorbons l'objectif et qu'il circule en nous, qu'il se reproduise au dehors sans qu'on puisse rien comprendre à cette chimie merveilleuse. Notre cœur ne doit être bon qu'à sentir celui des autres. Soyons des miroirs grossissants de la vérité externe.

— Toute correction doit être faite avec sens ; il faut bien ruminer son objectif avant de songer à la forme, car elle n'arrive bonne que si l'illusion du sujet nous obsède.

— Nous vivons dans un monde où l'on s'habille de vêtements tout confectionnés. Donc, tant pis pour vous si vous êtes trop grand.

— Un livre, cela vous crée une famille éternelle dans l'humanité. Tous ceux qui vivront de vos pensées, ce sont comme des enfants attablés à votre foyer. Aussi quelle reconnaissance j'ai, moi, pour ces pauvres vieux braves dont on se bourre à si large gueule, qu'il semble qu'on a connus, et auxquels on rêve comme à des amis morts.

— Quand on ne peut pas entraîner la société derrière soi, on se met à sa remorque comme les chevaux du roulier lorsqu'il s'agit de descendre une côte ; alors la machine en mouvement vous emporte, c'est un moyen d'avancer. On est servi par les passions du jour et par la sympathie des envieux. C'est là le secret des grands succès et des petits aussi.

— L'art ne réclame ni complaisance ni politesse, rien que la foi, la foi toujours et la liberté.

Georges-Antoine Rochegrosse (1859-1938),
Cabinet de travail de Flaubert à Croisset (1874),
collection particulière.

— Chaque rêve finit par trouver sa forme ; il y a des ondes pour toutes les soifs, de l'amour pour tous les cœurs. Et puis, rien ne fait mieux passer la vie que la préoccupation incessante d'une idée, qu'un idéal, comme disent les grisettes... Folie pour folie, prenons les plus nobles. Puisque nous ne pouvons décrocher le soleil, il faut boucher toutes nos fenêtres et allumer des lustres dans notre chambre.

— Qui vous dit que votre jugement humain soit infaillible ? que votre sentiment ne vous abuse pas ? Comment pouvons-nous, avec nos sens bornés et notre intelligence finie, arriver à la connaissance absolue du vrai et du bien ? Saisirons-nous jamais l'absolu ? Il faut, si l'on veut vivre, renoncer à avoir une idée nette de quoi que ce soit. L'humanité est ainsi, il ne s'agit pas de la changer, mais de la connaître. Pensez moins à vous, abandonnez l'espoir d'une solution, elle est au sein du Père, lui seul la possède et ne la communique pas, mais il y a dans l'ardeur de l'étude des joies idéales faites pour les nobles âmes.

— Un livre peut être plein d'énormités et de bévues et n'en être pas moins fort beau. Une pareille doctrine, si elle était admise, serait déplorable, je le sais, en France surtout, où l'on a le pédantisme et l'ignorance, mais je vois dans la tendance contraire (qui est la mienne, hélas !) un grand danger ; – l'étude de l'habit nous fait oublier l'âme. – Je donnerais la demi-rame de notes que j'ai écrites depuis cinq mois, et les 98 volumes que j'ai lus, pour être, pendant trois secondes seulement, réellement émotionné par la passion de mes héros. Prenons garde de tomber dans le brimborion, on reviendrait ainsi tout doucement à *la Cafetière,* de l'abbé Delille. Il y a toute une école de peinture maintenant qui, à force d'aimer Pompéi, en est arrivée à faire plus rococo que Girodet. Je crois donc qu'il ne faut rien aimer, c'est-à-dire qu'il faut planer impartialement au-dessus de tous les objectifs.

— La vie, la mort, la joie et les larmes, tout cela se vaut, en définitive. Du haut de la planète de Saturne, notre univers est une petite étincelle ; il faut tâcher, je le sais bien, d'être par l'esprit aussi haut placé que les étoiles. Mais cela n'est pas facile continuellement. Avez-vous remarqué comme nous aimons nos douleurs ? ... Mais nous ne valons peut-être quelque chose que par nos souffrances, car elles sont toutes des aspirations. Il y a tant de gens dont la joie est si immonde et l'idéal si borné, que nous devons bénir notre malheur, s'il nous fait plus dignes.

— Le malheur de la vie se passe à dire : « il est trop tôt », – puis : « il est trop tard ».

— C'est parce que je crois à l'évolution perpétuelle de l'humanité et à ses formes incessantes, que je hais tous les cadres où on veut la fourrer de vive force, toutes les formalités dont on la définit, tous les plans que l'on rêve pour elle. La démocratie n'est pas plus son dernier mot que l'esclavage ne l'a été, que la féodalité ne l'a été, que la monarchie ne l'a été. L'horizon perçu par les yeux humains n'est jamais le rivage, parce qu'au delà de cet horizon il y en a un autre, et toujours ! Ainsi chercher la meilleure des religions ou le meilleur des gouvernements, me semble une folie niaise. Le meilleur, pour moi, c'est celui qui agonise, parce qu'il va faire place à un autre.

— Les gens légers, bornés, les esprits présomptueux et enthousiastes veulent en toute chose une conclusion ; ils cherchent le but de la vie, et la dimension de l'infini ; ils prennent dans leur pauvre petite main une poignée de sable et ils disent à l'océan : « Je vais compter les grains de tes rivages. » Mais comme les grains leur coulent entre les doigts, et que le calcul est long, ils trépignent et ils pleurent. Savez-vous ce qu'il faut faire sur la grève ? Il faut s'agenouiller ou se promener.

— Les mots sublimes (que l'on rapporte dans les histoires) ont été dits souvent par des simples. Ce qui n'est nullement un argument contre l'art, au contraire, car ils avaient ce qui fait l'art même, à savoir la pensée concrétée, un sentiment quelconque, violent, et arrivé à son dernier état d'idéal : « Si vous aviez la foi, vous remueriez des montagnes »

est aussi le principe du beau, ce qui se traduit plus prosaïquement : « Si vous saviez précisément ce que vous voulez dire, vous le diriez bien. » Aussi n'est-il pas très difficile de parler de soi, mais des autres !

— Notre âme est une bête féroce ; toujours affamée, il faut la gorger jusqu'à la gueule pour qu'elle ne se jette pas sur nous. Rien n'apaise plus qu'un long travail. L'érudition est chose rafraîchissante. Combien je regrette souvent de n'être pas un savant, et comme j'envie ces calmes existences passées à étudier des pattes de mouches, des étoiles ou des fleurs !

— Quand une fois on a baisé un cadavre au front, il vous en reste toujours sur les lèvres quelque chose, une amertume infinie, un arrière-goût de néant que rien n'efface.

— Comme nous souffrons par nos affections ! Il n'est pas d'amour qui ne soit parfois aussi lourd à porter qu'une haine !

— Le seul moyen de supporter l'existence, c'est de s'étourdir dans la littérature comme dans une orgie perpétuelle. Le vin de l'art cause une longue ivresse, et il est inépuisable. C'est de penser à soi qui rend malheureux.

— Le style est autant sous les mots que dans les mots. C'est autant l'âme que la chair d'une œuvre.

— Et d'ailleurs je ne sais (et personne ne sait) ce que veulent dire ces deux mots : âme et corps, où l'une finit, où l'autre commence ; nous sentons des forces, et puis c'est tout. Le matérialisme et le spiritualisme pèsent encore trop sur la conscience de l'homme pour que l'on étudie impartialement tous ces phénomènes. L'anatomie du cœur humain n'est pas encore faite. Comment voulez-vous qu'on le guérisse ? Ce sera l'unique gloire du XIXe siècle que d'avoir commencé ces études. Le sens historique est tout nouveau dans ce monde. On va se mettre à étudier les idées comme des faits et à disséquer les croyances comme des organismes. Il y a toute une école qui travaille dans l'ombre et qui fera quelque chose, j'en suis sûr.

— Comme nous nous attachons aux choses ! C'est surtout quand on voyage que l'on sent profondément la mélancolie de la nature, qui n'est que celle de notre âme projetée sur les objets. Il m'est arrivé d'avoir des larmes aux yeux en quittant tel paysage. Pourquoi ?

— L'envie du succès, le besoin de réussir quand même, à cause du profit, a tellement démoralisé la littérature, qu'on devient stupide de timidité. L'idée d'une chute ou d'un blâme les fait tous foirer de peur dans leurs culottes : « Cela vous est bien commode à dire, vous, parce que vous avez des rentes », réponse commode et qui relègue la moralité parmi les choses de luxe.

— Tout ce qui touche une plume doit avoir trop de reconnaissance à Hugo pour se permettre une critique ; mais je trouve, intérieurement, que les dieux vieillissent.

— Un bon sujet de roman est celui qui vient tout d'une pièce, d'un seul jet. C'est une idée mère d'où toutes les autres découlent. On n'est pas du tout libre d'écrire telle ou telle chose. On ne choisit pas son sujet. Voilà ce que le public et les critiques ne comprennent pas. Le secret des chefs-d'œuvre est là, dans la concordance du sujet et du tempérament de l'auteur.

— Expliquer le mal par le péché originel, c'est ne rien expliquer du tout. La recherche de la cause est antiphilosophique, antiscientifique et les religions en cela me déplaisent encore plus que les philosophies, puisqu'elles affirment la connaître. Que ce soit un besoin du cœur, d'accord. C'est ce besoin-là qui est respectable, et non des dogmes éphémères.

— La rage de vouloir conclure est une des manies les plus funestes et les plus stériles qui appartiennent à l'humanité. Chaque religion et chaque philosophie a prétendu avoir Dieu à elle, toiser l'infini et connaître la recette du bonheur. Quel orgueil et quel néant ! Je vois, au contraire, que les plus grands génies et les plus grandes œuvres n'ont jamais conclu. Homère, Shakespeare, Gœthe, tous les fils aînés de Dieu (comme dit Michelet) se sont bien gardés de faire autre chose que représenter. Nous voulons escalader le ciel ; eh bien, élargissons d'abord notre esprit et notre cœur. Hommes d'aspirations célestes nous sommes tous enfoncés dans les fanges de la terre jusqu'au cou. La barbarie du moyen âge nous étreint encore par mille préjugés, mille coutumes.

— Je viens d'avaler Lamennais, Saint-Simon, Fourier et je reprends Proudhon d'un bout à l'autre. Si on veut ne rien connaître de tous ces gens-là, c'est de lire les critiques et les résumés faits sur eux ; car on les a toujours réfutés ou exaltés, mais jamais exposés. Il y a une chose saillante et qui les lie tous : c'est la haine de la liberté, la haine de la Révolution française et de la philosophie. Ce sont tous des bonshommes du Moyen-Âge, esprits enfoncés dans le passé. Et quels cuistres ! quels pions ! Des séminaristes en goguette ou des caissiers en délire. S'ils n'ont pas réussi en 1848, c'est qu'ils étaient en dehors du grand courant traditionnel. Le socialisme est une face du passé, comme le jésuitisme de l'autre. Le grand maître de Saint-Simon était monsieur de Maistre et l'on n'a pas dit tout ce que Proudhon et Louis Blanc ont pris à Lamennais. L'école de Lyon, qui a été la plus active, est toute mystique à la façon des Lollards. Les bourgeois n'ont rien compris à tout cela. On a senti instinctivement ce qui fait le fond de toutes ces utopies sociales : la tyrannie, l'anti-nature, la mort de l'âme.

— On fausse toujours la réalité quand on veut l'amener à une conclusion qui n'appartient qu'à Dieu seul.

— Quand on a pris un livre, il faut l'avaler d'un seul coup : c'est le seul moyen de voir l'ensemble et d'en tirer profit. Accoutume-toi à poursuivre une idée. Puisque tu es mon élève, je ne veux pas que tu aies ce décousu dans les pensées, ce peu d'esprit de suite, qui est l'apanage des personnes de ton sexe.

— La vie doit être une éducation incessante, il faut tout apprendre, depuis parler jusqu'à mourir.

— Et, bien que j'aie de grands besoins (dont je ne dis mot), je me ferais plutôt pion dans un collège que d'écrire quatre lignes pour de l'argent. J'aurais pu être riche, j'ai tout envoyé faire f... et je reste comme un Bédouin dans mon désert et dans ma noblesse.

— Les plus forts y ont péri. L'art est un luxe ; il veut des mains blanches et calmes. On fait d'abord une petite concession, puis deux, puis vingt. On s'illusionne sur sa moralité pendant longtemps. Puis on s'en f... complètement et puis on devient imbécile, tout à fait, ou approchant.

— L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la création, invisible et tout-puissant, qu'on le sente partout, mais qu'on ne le voie pas. Et puis l'art doit s'élever au-dessus des affections personnelles et des susceptibilités nerveuses ! il est temps de lui donner, par une méthode impitoyable, la précision des sciences physiques !

— Les hommes trouveront toujours que la chose la plus sérieuse de leur existence, c'est jouir.

— La femme, pour nous tous, est l'ogive de l'infini. Cela n'est pas noble, mais tel est le vrai fond du mâle.

— Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre généalogie véritable, car les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire. Ainsi l'hérédité est un principe juste qui a été mal appliqué.

— Les sciences psychologiques resteront où elles gisent, c'est-à-dire dans les ténèbres et la folie, tant qu'elles n'auront pas une nomenclature exacte et qu'il sera permis d'employer la même expression pour signifier les idées les plus diverses.

— Les grandes natures, qui sont les bonnes, sont avant tout prodigues et n'y regardent pas de si près à se dépenser. Il faut rire et pleurer, aimer, travailler, jouir et souffrir, enfin vibrer autant que possible dans toute son étendue. Voilà, je crois, le vrai humain.

— Bien que je sois dans le troupeau de ses petits-fils, cet homme (J.-J. Rousseau) me déplaît. Je crois qu'il a eu une influence funeste ? C'est le générateur de la démocratie envieuse et tyrannique. Les brumes de sa mélancolie ont obscurci dans les cerveaux français l'idée du droit.

— Du jour où je ne serai plus indigné, je tomberai à plat, comme une poupée à qui on retire son bâton.

— Imaginez un homme qui, avec des balances de mille coudées, voudrait peser le sable de la mer. Quand il aurait empli ses deux plateaux, ils déborderaient et son travail ne serait pas plus avancé qu'au commencement. Toutes les philosophies en sont là. Elles ont beau dire : « Il y a un poids cependant, il y a un certain chiffre qu'il faut savoir, essayons » ; on élargit les balances, la corde casse et toujours, ainsi toujours !

— Le but ! la cause ! mais nous serions Dieu, si nous tenions la cause, et à mesure que nous irons, elle se reculera indéfiniment, parce que notre horizon s'élargira. Plus les télescopes seront parfaits, et plus les étoiles seront nombreuses. Nous sommes condamnés à rouler dans les ténèbres et dans les larmes.

— Tout dépend de la valeur que nous donnons aux choses. C'est nous qui faisons la moralité et la vertu. Le cannibale qui mange son semblable est aussi innocent que l'enfant qui suce son sucre d'orge.

— Le roman, selon moi, doit être scientifique, c'est-à-dire rester dans les généralités probables.

— On n'est idéal qu'à la condition d'être réel, et on n'est vrai qu'à force de généraliser.

— Tout le progrès qu'on peut espérer, c'est de rendre la brute un peu moins méchante. Mais quant à hausser les idées de la masse, à lui donner une conception de Dieu plus large et partant moins humaine, j'en doute, j'en doute.

— Je ne veux avoir ni amour, ni haine, ni pitié, ni colère. Quant à la sympathie, c'est différent : jamais on n'en a assez.

— La muse, si revêche qu'elle soit, donne moins de chagrin que la femme. Je ne peux accorder l'une avec l'autre. Il faut opter. Mon choix est fait depuis longtemps.

— Les hommes purement intellectuels ont rendu plus de services au genre humain que tous les saint Vincent-de-Paul du monde. Et la politique sera une éternelle niaiserie tant qu'elle ne sera pas une dépendance de la science.

— On se paie de mots dans cette question de l'immortalité, car la question est de savoir si le moi persiste. L'affirmative me paraît une outrecuidance de notre orgueil, une protestation de notre faiblesse contre l'ordre éternel. La mort n'a peut-être pas plus de secrets à nous révéler que la vie ?

— Ce ne sont pas en effet les grands malheurs qui sont à craindre dans la vie, mais les petits, j'ai plus peur de piqûres d'épingles que de coups de sabre, de même on n'a pas besoin à toute heure de dévouements et de sacrifices, mais il nous faut toujours de la part d'autrui des semblants d'amitié et d'affection, des attentions et des manières.

— Le paysan, qui est plat comme une punaise par amour de son bien, se transforme en bête féroce dès qu'il a perdu sa vache.

— Tout homme (selon moi) si infime qu'il soit, a droit à une voix, la sienne, mais n'est pas l'égal de son voisin, lequel peut le valoir cent fois. Dans une entreprise (société anonyme) chaque actionnaire vote en raison de son apport : il en devrait être ainsi dans le gouvernement d'une nation. Je vaux bien vingt électeurs de Croisset ; l'argent, l'esprit et la race même doivent être comptés, bref toutes les forces, or, jusqu'à présent je n'en vois qu'une : le nombre.

— La masse, le nombre est toujours idiot. Je n'ai pas beaucoup de convictions, mais j'ai celle-là fortement. Cependant il faut respecter la masse, si inepte qu'elle soit, parce qu'elle contient des germes d'une fécondité incalculable. Donnez-lui la liberté, mais non le pouvoir.

— Nous ne souffrons que d'une chose : la bêtise. Mais elle est formidable et universelle. Quand on parle de l'abrutissement de la plèbe, on dit une chose injuste, incomplète. Conclusion : il faut éclairer les classes éclairées. Commencez par la tête, c'est ce qui est le plus malade, le reste suivra.

— Quand tout le monde pourra lire *le Petit Journal* et *le Figaro,* on ne lira pas autre chose, puisque le bourgeois, le monsieur riche ne lit rien de plus. La presse est une école d'abrutissement, parce qu'elle dispense de penser. Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain.

— Pour que la France se relève, il faut qu'elle passe de l'inspiration à la Science, qu'elle abandonne toute métaphysique, qu'elle entre dans la critique, c'est-à-dire dans l'examen des choses.

— Je crois que la foule, le troupeau sera toujours haïssable ; il n'y a d'important qu'un petit groupe d'esprits, toujours les mêmes, et qui se repassent le flambeau. Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les mandarins, tant que l'Académie des sciences ne sera pas le remplaçant du pape, la politique tout entière et la société, jusque dans ses racines, ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes.

— Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours

(dans la hiérarchie des éléments sociaux) au dernier rang, puisqu'il est le nombre, la masse, l'illimité.

— Je hais la démocratie (telle du moins qu'on l'entend en France) c'est-à-dire l'exaltation de la grâce au détriment de la justice, la négation du droit, en un mot l'anti-sociabilité.

— Les ouvriers de luxe sont inutiles dans la société où la plèbe domine.

— Nous périssons par l'indulgence, par la clémence, par la vacherie et (j'en reviens à mon éternel refrain) par le manque de justice !

— La méthode est tout ce qu'il y a de plus haut dans la critique, puisqu'elle donne le moyen de créer.

— Je me suis remis à travailler, car l'existence n'est tolérable que si on oublie sa misérable personne.

— Le principal en ce monde est de tenir son âme dans une région haute, loin des fanges bourgeoises et démocratiques. Le culte de l'art donne de l'orgueil ; on n'en a jamais trop, telle est ma morale.

— On devrait faire de l'art exclusivement pour soi : on n'en aurait que les jouissances ; mais, dès qu'on veut faire sortir son œuvre du « silence du cabinet », on souffre trop, surtout quand on est, comme moi, un véritable écorché. Le moindre contact me déchire. Je suis plus que jamais irascible, intolérant, insociable, exagéré, Saint-Polycarpien.

— La légitimité n'est pas plus viable que la Commune, ce sont deux âneries historiques.

— La première qualité pour voir est de posséder de bons yeux. Or, s'ils sont troublés par les passions, c'est-à-dire par un intérêt personnel, les choses vous échappent. Un bon cœur donne tant d'esprit.

— Quand on réfléchit un peu sérieusement, on est tenté de se casser la gueule. C'est pourquoi il faut agir. Le livre qu'on lit a beau être bête, il importe de le finir ; celui qu'on entreprend peut être idiot, n'importe ! écrivons-le ! La fin de Candide « cultivons notre jardin » est la plus grande leçon de morale qui existe.

— On n'arrange pas sa destinée, on la subit.

— Quand on devient vieux, les habitudes sont une tyrannie... Tout ce qui s'en va, tout ce que l'on quitte a le caractère de l'irrévocable, et on sent la mort marcher sur vous. Si à la ruine intérieure que l'on sent très bien, des ruines du dehors s'ajoutent, on est tout simplement écrasé.

— Dans l'idéal que j'ai de l'art, je crois qu'on ne doit rien montrer de ses convictions et que l'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature. L'homme n'est rien, l'œuvre tout !

— Autant que possible, il ne faut jamais rêver qu'à un objet en dehors de nous, autrement on tombe dans l'océan de tristesse.

— La table d'hôte, la cloche ! et tout le reste ! cette vie de bestiaux qu'on mène ensemble a quelque chose qui nous ravale. C'est le rêve moderne, démocratie, égalité !

— Les morts sont plus agréables que les trois quarts des vivants, les souvenirs de cette nature sont pleins de douceur, quand on a passé par les grandes amertumes.

— Quand je découvre une mauvaise assonance ou une répétition dans une de mes phrases, je suis sûr que je patauge dans le faux ; à force de chercher, je trouve l'expression juste qui était la seule et qui est, en même temps, l'harmonieuse. Le mot ne manque jamais quand on possède l'idée.

— Si le lecteur ne tire pas d'un livre la moralité qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile ou que le livre est faux au point de vue de l'exactitude. Car du moment qu'une chose est vraie, elle est bonne. Les livres obscènes ne sont même immoraux que parce qu'ils manquent de vérité. Ça ne se passe pas comme ça dans la vie.

— Le succès est une conséquence et ne doit pas être un but.

— S'écarter des journaux ! la haine de ces boutiques-là est le commencement de l'amour du Beau. Elles sont par essence hostiles à toute personnalité un peu au-dessus des autres. L'originalité, sous quelque forme qu'elle se montre, les exaspère.

— Dans la jeunesse on est vert et dur, on s'attendrit plus tard, et enfin l'on arrive à être blette comme une poire d'edouin.

— Tous les procès de presse, tous les empêchements à la pensée me stupéfient par leur profonde inutilité ; l'expérience est là pour prouver que jamais ils n'ont servi à rien. N'importe ! on ne s'en lasse pas. La sottise naturelle est au pouvoir. Je hais frénétiquement ces idiots qui veulent écraser la muse sous les talons de leurs bottes ; d'un revers de sa plume, elle leur casse la gueule et remonte au ciel. Mais ce crime-là, qui est la négation du Saint-Esprit, est le plus grand des crimes et peut-être le seul crime.

— Voici un verset d'Isaïe que je me répète sans cesse, et qui m'obsède, tant je le trouve sublime : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds du messager qui apporte de bonnes nouvelles ». Creuse-moi ça, songes-y ! quel horizon ! quelle bouffée de vent dans la poitrine !

— « Tout pour les dames », ça se dit, mais « l'art avant tout », ça se pratique.

— L'histoire des arts n'est qu'un martyrologe ; tout ce qui est escarpé est plein de précipices, tant mieux ! moins de gens peuvent y atteindre.

— Voilà la vraie immoralité : l'ignorance et la bêtise ; le diable n'est pas autre chose. Il se nomme Légion.

— Du moment que vous vous élevez, on (l'éternel et exécrable on) vous rabaisse. C'est pour cela que l'autorité est haïssable essentiellement. Je demande ce qu'elle a jamais fait de bien dans le monde.

— Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit. Sans le caractère, les œuvres d'art, quoi qu'on fasse, seront toujours médiocres ; l'honnêteté est la première condition de l'esthétique.

— Ce qui nous manque, ce sont les principes. On a beau dire, il en faut, reste à savoir lesquels. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à l'art. La vie doit être considérée par lui comme un moyen, rien de plus, et la première personne dont il doit se f... c'est de lui-même.

— Et puis ceux qu'on croit ne plus aimer, on les aime encore. – Rien ne s'éteint complètement. Après le feu la fumée, qui dure plus longtemps que lui.

— Le succès matériel ne doit être qu'un résultat, et jamais un but. Autrement, on perd la boule, on n'a même plus le sens pratique. Faisons bien, puis advienne que pourra !

— Il ne faut plaindre la mort que des heureux, c'est-à-dire celle de fort peu de gens.

— Le mépris de la gloriole et du gain est la première marche pour atteindre au Beau, la morale n'étant qu'une partie de l'esthétique, mais sa condition foncière.

— Les honneurs déshonorent ; le titre dégrade ; la fonction abrutit.

— La vraie force est l'exagération de la souplesse. L'artiste doit contenir un saltimbanque.

— Il n'y a de bête, en fait d'art, que : 1. le gouvernement ; 2. les directeurs de théâtre ; 3. les éditeurs ; 4. les rédacteurs en chef des journaux ; 5. les critiques autorisés ; enfin tout ce qui détient le pouvoir, parce que le pouvoir est essentiellement stupide. Depuis que la terre tourne, le Bien et le Beau ont été en dehors de lui.

— Quand on écrit bien, on a contre soi deux ennemis : 1. le public, parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail ; 2. le gouvernement, parce qu'il sent en nous une force, et que le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir. Les gouvernements ont beau changer, monarchie, empire ou république, peu importe ! l'esthétique ne change pas. De par la vertu de leur place, les agents, administrateurs et magistrats, ont le monopole du goût.

— La réalité ne se plie point à l'idéal, mais le confirme.

— La somme de félicité départie à chacun de nous est mince et quand nous en avons dépensé quelque peu, nous sommes tout moroses.

— La bonne et la mauvaise société doivent être étudiées, la vérité est dans tout, comprenons chaque chose et n'en blâmons aucune, c'est le moyen de savoir beaucoup et d'être calme, et c'est quelque chose que d'être calme, c'est presque être heureux.

— La contemplation des belles choses rend toujours tristes pour un certain temps. On dirait que nous ne sommes faits que pour supporter une certaine dose de beau, un peu plus nous fatigue. Voilà pourquoi les nations médiocres préfèrent la vue d'un fleuve à celle de l'Océan, et pourquoi il y a tant de gens qui proclament Béranger le premier poète français.

— Ne me parlez pas des temps modernes en fait de grandiose. Il n'y a pas de quoi satisfaire l'imagination d'un feuilletoniste de dernier ordre.

— Il n'y a pour moi dans le monde que les beaux vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés, les marbres antiques et les têtes accentuées. Au delà, rien.

— L'obligation où l'on est de vivre sur un coin de terre marqué en rouge ou en bleu sur la carte, et de détester les autres coins en vert ou en noir, m'a paru toujours étroite, bornée, et d'une stupidité finie.

— Le cynisme est une merveilleuse chose en cela qu'étant la charge du vice il en est en même temps le correctif et l'annihilation.

— Les femmes ne comprennent pas qu'on puisse aimer à des degrés différents ; elles parlent beaucoup de l'âme, mais le corps leur tient fort au cœur, car elles voient tout l'amour mis en jeu dans l'acte du corps ; on peut adorer une femme et aller chaque soir chez les filles.

— Il faut que chaque œuvre maintenant ait sa signification morale, son enseignement gradué, il faut donner une portée philosophique à un sonnet, qu'un drame tape sur les doigts aux monarques et qu'une aquarelle adoucisse les mœurs. L'avocasserie se glisse partout, la rage de discourir, de pérorer, de plaider ; la Muse devient le piédestal de mille convoitises.

— Les beaux fragments ne font rien ; l'unité, l'unité, tout est là. L'ensemble, voilà ce qui manque à tous ceux d'aujourd'hui, aux grands comme aux petits. Mille beaux endroits, pas une œuvre.

— Je me fais fort de soutenir dans une thèse qu'il n'y a pas une critique de bonne depuis qu'on en fait, que ça ne sert à rien qu'à embêter les autres et à abrutir le public ; on fait de la critique quand on ne peut pas faire de l'art, de même qu'on se met mouchard quand on ne peut pas être soldat.

— Quand on observe avec un peu d'attention la vie on y voit les cèdres moins hauts et les roseaux plus grands.

— Nier l'existence des sentiments tristes parce qu'ils sont tristes, c'est nier le soleil tant qu'il n'est pas midi.

— Il faut se méfier de tout ce qui ressemble à de l'inspiration et qui n'est souvent que du parti pris et une exaltation factice que l'on s'est donnée volontairement et qui n'est pas venue d'elle-même ; d'ailleurs on ne vit pas dans l'inspiration : Pégase marche plus souvent qu'il ne galope, tout le talent est de savoir lui faire prendre les allures qu'on veut.

— Comme si nous n'avions pas assez de notre passé nous remâchons celui de l'humanité entière et nous

nous délectons dans cette amertume voluptueuse. Qu'importe après tout s'il n'y a que là qu'on puisse vivre ! S'il n'y a qu'à cela qu'on puisse penser sans dédain et sans pitié !

— La patrie est peut-être comme la famille, on n'en sent bien le prix que lorsqu'on n'en a plus.

— À mesure que je me détache des artistes, je m'enthousiasme davantage pour l'art ; la mer paraît immense vue du rivage, montez sur le sommet des montagnes, la voilà plus grande encore ; embarquez-vous dessus, tout disparaît, des flots, des flots.

— Le génie n'est pas rare maintenant, mais ce que personne n'a plus et ce qu'il faut tâcher d'avoir, c'est la conscience.

— Ce qui nous manque à tous, ce n'est pas le style ni cette flexibilité de l'archet et des doigts désignée sous le nom de talent. Nous avons un orchestre nombreux, une palette riche, des ressources variées. En fait de ruses et de ficelles, nous en savons beaucoup plus qu'on n'en a peut-être jamais su. Non, ce qui nous manque c'est le principe intrinsèque. C'est l'âme de la chose, l'idée même du sujet. Nous prenons des notes, nous faisons des voyages, misère, misère ! Nous devenons savants, archéologues, historiens, médecins, gnaffes et gens de goût. Qu'est-ce que tout ça y fait ? Mais le cœur ? la verve ; d'où partir et où aller ?

— Ce qui nous manque, c'est l'audace. À force de scrupule, nous ressemblons à ces pauvres dévots qui ne vivent pas, de peur de l'enfer, et qui réveillent leur confesseur de grand matin pour s'accuser d'avoir eu la nuit des rêves amoureux. Ne nous inquiétons pas tant du résultat. Aimons, aimons, qu'importe l'enfant dont accouchera la Muse ; le plus pur plaisir n'est-il pas dans ses baisers ?

— Exhumer, dans ce qu'on rejetait comme hors d'usage, des trésors nouveaux de plastique et de sentiment, découvrir dans l'univers de l'amour un sentiment nouveau et appeler à son exploitation des milliers d'êtres qui s'en trouvaient rejetés, cela n'est-il pas spirituel et sublime ?

— Je porte une haine aiguë et perpétuelle à quiconque taille un arbre pour l'embellir, châtre un cheval pour l'affaiblir, à tous ceux qui coupent les oreilles ou la queue des chiens, à tous ceux qui font des paons avec des ifs, des sphères et des pyramides avec du buis ; à tous ceux qui restaurent, badigeonnent, corrigent, aux éditeurs d'expurgata, aux chastes voileurs de nudités profanes, aux arrangeurs d'abrégés et de raccourcis ; à tous ceux qui rasent quoi que ce soit pour lui mettre une perruque, et qui, féroces dans leur pédantisme, impitoyables dans leur ineptie, s'en vont amputant la nature, ce bel art du bon Dieu, et crachant sur l'art, cette autre nature que l'homme porte en lui comme Jéhovah porte l'autre et qui est la cadette ou peut-être l'aînée.

— Ne croyez pas les mains sans gants plus robustes que les autres ; on peut être las de tout sans rien connaître, fatigué de traîner sa casaque sans avoir lu *Werther* ni *René,* et il n'y a pas besoin d'être reçu bachelier pour se brûler la cervelle.

— Oh ! que la forme humaine est belle quand elle apparaît dans sa liberté native, telle qu'elle fut créée au premier jour du monde.

— Le cœur, comme l'estomac, veut des nourritures variées.

— Ce qu'on demande aujourd'hui, n'est-ce pas plutôt tout le contraire du nu, du simple et du vrai ? Fortune et succès à ceux qui savent revêtir et habiller les choses ! Le tailleur est le roi du siècle, la feuille de vigne en est le symbole ; lois, arts, politique, caleçon partout ! Libertés menteuses, meubles plaqués, peinture à la détrempe, le public aime ça. Donnez-lui-en, fourrez-lui-en, gorgez cet imbécile !

— Ce n'est pas de sacrifices que le cœur a faim, mais de confidences.

— Il me semble que Michel-Ange est quelque chose d'inouï, comme serait un Homère shakespearien, un mélange d'antique et de moyen-âge, je ne sais quoi.

— Dans les confidences les plus intimes, il y a toujours quelque chose que l'on ne dit pas.

— Dieu sait le commencement et la fin de l'homme ; le milieu, l'art, comme lui dans l'espace, doit rester suspendu dans l'infini, complet en lui-même, indépendant de son producteur.

— Pour avoir du talent il faut être convaincu qu'on en possède, et pour garder sa conscience pure, la mettre au-dessus de celles de tous les autres. Le moyen de vivre avec sérénité et au grand air, c'est de se fixer sur une pyramide quelconque, n'importe laquelle, pourvu qu'elle soit élevée et la base solide. Ah ! ce n'est pas toujours amusant et l'on est tout seul, mais on se console en crachant d'en haut.

— Il n'est pas de sottise ni de vice qui ne trouve son compte et ses rêves. Je trouve que l'homme maintenant est plus fanatique que jamais, mais de lui ; il ne chante autre chose, et dans cette pensée qui saute par-dessus les soleils, dévore l'espace et hèle après l'infini, comme dirait Montaigne, il ne trouve rien de plus grand que cette misère même de la vie dont elle tâche sans cesse de se dégager.

— Je défie aucun dramaturge d'avoir l'audace de mettre en scène sur le boulevard un ouvrier voleur. Non : là il faut que l'ouvrier soit honnête homme, tandis que le monsieur est toujours un gredin ; de même qu'aux Français la jeune fille est pure, car les mamans y conduisent leurs demoiselles.

— L'orgueil est une bête féroce qui vit dans les cavernes et dans les déserts, la vanité au contraire, comme un perroquet, saute de branche en branche et bavarde en pleine lumière.

— Il y a de par le monde une conjuration géniale et permanente contre deux choses, à savoir, la poésie et la liberté ; les gens de goût se chargent d'exterminer l'une, comme les gens d'ordre de poursuivre l'autre.

— Si la littérature moderne était seulement morale, elle deviendrait forte ; avec de la moralité disparaîtraient le plagiat, le pastiche, l'ignorance, les prétentions exorbitantes ; la critique serait utile et l'art naïf, puisque ce serait alors un besoin et non une spéculation.

— Je suis sûr d'ailleurs que les hommes ne sont pas plus frères que les feuilles des bois ne sont pareilles, elles se tourmentent ensemble, voilà tout ; ne sommes-nous pas faits avec les émanations de l'Univers ?

— Nos passions sont comme les volcans, elles grondent toujours, mais l'éruption n'est qu'intermittente.

— L'humanité nous hait, nous ne la servons pas et nous la haïssons ; car elle nous blesse. Aimons-nous donc en l'Art comme les mystiques s'aiment en Dieu et que tout pâlisse devant cet amour. Que toutes les autres chandelles de la vie disparaissent devant ce grand soleil.

— La Passion s'arrange mal de cette longue patience que demande le métier. L'art est assez vaste pour occuper tout un homme ; en distraire quelque chose est presque un crime, c'est un vol fait à l'idée, un manque au devoir.

— Écrivains que nous sommes et toujours courbés sur l'art, nous n'avons guère avec la nature que des communications imaginatives, il faut quelquefois regarder la lune ou le soleil en face. La sève des arbres nous entre au cœur par les longs regards stupides que l'on tient sur eux. Comme les moutons qui broutent du thym parmi les prés, ont ensuite la chair plus savoureuse, quelque chose des saveurs de la nature doit pénétrer notre esprit s'il s'est bien roulé sur elle.

— Il n'y a qu'un beau, c'est le même partout, mais il a des aspects différents, il est plus ou moins coloré par les reflets qui le dominent.

— Les hautes idées poussent à l'ombre et au bord des précipices comme les sapins.

— Quand on aura, pendant quelque temps, traité l'âme humaine avec l'impartialité que l'on met dans les sciences physiques à étudier la matière, on aura fait un pas immense ; c'est le seul moyen à l'humanité de se mettre un peu au-dessus d'elle-même. Elle se considérera alors franchement, purement dans le miroir de ses œuvres, elle sera comme Dieu, elle se jugera d'en haut.

— L'industrialisme a développé le laid dans des proportions gigantesques ! Combien de braves gens qui, il y a un siècle, eussent parfaitement vécu sans beaux-arts, et à qui il faut maintenant de petites statuettes, de petite musique et de petite littérature !

— Ce ne sont pas les Napolitains qui entendent la couleur, mais les Hollandais et les Vénitiens : comme ils étaient toujours dans le brouillard, ils ont aimé le soleil.

— Le rêve du socialisme, n'est-ce pas de pouvoir faire asseoir l'humanité monstrueuse d'obésité, dans une niche toute peinte de jaune comme dans les gares de chemins de fer, et qu'elle soit là à se dandiner sur son siège, ivre, béate, les yeux clos, digérant son déjeuner, attendant le dîner et faisant sous elle.

— Une réaction terrible se fait dans la conscience moderne contre ce qu'on appelle l'Amour. Cela a commencé par des rugissements d'ironie (Byron, etc.), et le siècle tout entier regarde à la loupe et dissèque sur sa table la petite fleur du sentiment qui sentait si bon... jadis !

— Il faut toujours espérer quand on désespère, et douter quand on espère.

— Lisez les grands maîtres en tâchant de saisir leur procédé, de vous rapprocher de leur âme, et vous sortirez de cette étude avec des éblouissements qui vous rendront joyeux. Vous serez comme Moïse en descendant du Sinaï. Il avait des rayons autour de la face, pour avoir contemplé Dieu.

— Je parie que, dans cinquante ans seulement, les mots : Problème social, moralisation des masses, progrès et démocratie seront passés à l'état de « rengaine » et apparaîtront aussi grotesques que ceux de : sensibilité, nature, préjugés et doux liens du cœur, si fort à la mode vers la fin du dix-huitième siècle.

— Il faut, quand on veut faire de l'art, se mettre au-dessus de tous les éloges et de toutes les critiques. Quand on a un idéal net, on tâche d'y monter en droite ligne, sans regarder à ce qui se trouve en route.

— Le principal en ce monde est de tenir son âme dans une région haute, loin des fanges bourgeoises et démocratiques. Le culte de l'art donne de l'orgueil ; on n'en a jamais trop.

— Il n'y a rien de plus mélancolique que les beaux soirs d'été. Les forces de la nature éternelle nous font mieux sentir le néant de notre pauvre individualité.

— Les guerres de races vont peut-être recommencer. On verra, avant un siècle, plusieurs milliers d'hommes s'entre-tuer en une séance... Peut-être aussi la Prusse va-t-elle recevoir une forte raclée qui entrait dans les desseins de la Providence, pour rétablir l'équilibre européen ? Ce pays-là tendait à s'hypertrophier, comme la France l'a fait sous Louis XIV et Napoléon. Les autres organes s'en trouvent gênés. De là un trouble universel. Des saignées formidables seraient-elles utiles ?

— Les armées de Napoléon Ier ont commis des horreurs, sans doute. Mais ce qui les composait, c'était la partie inférieure du peuple français, tandis que, dans l'armée de Guillaume, c'est tout le peuple allemand qui est le coupable.

— Quelle barbarie ! quelle reculade... Ces officiers, qui cassent des glaces en gants blancs, qui savent le sanscrit et qui se ruent sur le champagne, qui vous volent votre montre et vous envoient ensuite leur carte de visite, cette guerre pour de l'argent, ces civilisés sauvages me font plus horreur que les cannibales.

— Toute gentillesse, comme eût dit Montaigne, est perdue pour longtemps, un monde va commencer ; on élèvera les enfants dans la haine des Prussiens.

Pensées de Gustave Flaubert,
recueil de citations de l'auteur,
texte établi par Caroline Franklin Grout (1846-1931),
est paru chez Louis Conard, libraire-éditeur,
à Paris, en 1915.

ISBN : 978-2-89816-866-6
© Michel Gay et Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2022

– 1 867e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org